



Harold Schuiten

TU VAS AIMER NOTRE FROID

Un hiver en Yakoutie

Ouvrage publié avec l'aide
de la Fédération Wallonie-Bruxelles



Photographie de couverture : Marie de La Ville Baugé, « Oïmiakon, la
rivière qui ne gèle jamais », février 2017 © Marie de La Ville Baugé

Mise en page : Mélanie Dufour
© Les Impressions Nouvelles – 2018
www.lesimpressionsnouvelles.com
info@lesimpressionsnouvelles.com

Harold Schuiten

**TU VAS AIMER
NOTRE FROID**

Un hiver en Yakoutie

Расскажите об этом что-нибудь...

Récit

LES IMPRESSIONS NOUVELLES

Extrême-Orient russe, 4 avril 2012

Sur la mer d'Okhotsk

L'aube pointait à peine et je marchais avec Nikolai vers l'hôtel, sous le ciel gris. Il n'avait même pas vingt ans. Je l'avais rencontré dans le Transsibérien. C'était un « gopnik », au crâne rasé, un semi-bandit occasionnel de grandes lignes ferroviaires, le genre qui s'attache aux occidentaux perdus. Un jeune homme d'une belle compagnie. Nous avons trinqué et bu dans le train qui traçait nuit et jour à travers la taïga enneigée. Au déjeuner, Nikolai me présentait les « Ruskii Tableti », les aspirines russes, comme il dit, quelques verres de vodka pour faire recirculer. Je me doutais de qui il était, mais avec toute cette vodka, je n'avais ni la force ni surtout la volonté de rompre cette étrange relation qui durait depuis des jours. Tout indiquait cependant qu'il allait me voler et que la confiance allait se briser en l'espace d'un instant. Ce ne serait pas la première fois. J'ai d'ailleurs l'habitude de la racaille, vu le quartier où j'ai grandi, et à force je la vois venir de loin. Néanmoins, arrivé à ce point de mon existence, une mésaventure de plus ne m'effrayait plus. Ou était-ce la vodka, la solitude ? Ce jour-là, j'avais décidé de croire en la sincérité de ses sollicitations, de ses compliments. Ses flatteries et autres marques d'affection chaleureuse sans cesse renouvelées étaient agréables, malgré leur naïveté et leur maladresse un peu vexantes. Voyez-vous, mon gopnik est un gopnik débutant, à ce qu'il semble. Je trouve ça charmant, désarmant, séduisant même, mais il semble me prendre pour plus naïf que je ne le suis. J'attends le moment

fatidique. Il n'est toujours pas passé à l'action, il traîne, je ne sais pas pourquoi. Ou alors il hésite. Au fond, il me trouve peut-être sympathique. Peut-être même qu'il a oublié dans la vodka son vague plan.

Nous étions arrivés à cet hôtel miteux, cette chambre à Sovetskaïa Gavan, le port soviétique, un lieu sur la mer d'Okhotsk en face de l'île de Sakhaline, au-dessus du Japon. Peu après avoir présenté mon passeport à l'hôtel, la sécurité russe avait débarqué. Ce n'était pas la première fois que je les sentais après moi. Ça durait même depuis des semaines : fouilles, refouilles, papiers, questions encore et encore. Le déballage de mes affaires a donc débuté : des parures yakoutes, des talismans en os de mammouth, des tresses en crin de cheval, un dessin de cyclope surmontant un cheval minutieusement découpé dans du papier, de vieux vêtements, quelques bouteilles de vodka. Il n'y avait rien comme d'habitude, et ils sont repartis très vite tandis que je les observais d'un regard trouble, ces mystérieux personnages de la sécurité. Nikolai était resté impassible avec les policiers. Le stress était passé et le silence revenait. Je restais avec lui dans la chambre baignée de cette lumière froide et matinale.

Nikolai a soudain décidé de me raconter un secret intime, une histoire qui lui pesait et qu'il entendait m'avouer tant il me faisait confiance, j'étais désormais son frère, il est vrai. Ne pouvant contenir son émotion, en larmes, il me parla de son grand-père décédé il y a un mois, qu'il aimait tant. Entre deux verres de vodka, il m'offrit un présent et je reçus une croix orthodoxe avec sa chaîne. Tant de générosité m'embarrassa au plus haut point et je tentai de refuser, d'autant que je suis athée, ce que je me gardai de lui dire.

Il ne me restait qu'à le remercier abondamment. Plus tard, la discussion avançant, il m'offrit un second présent : une nouvelle croix. « Putain, deux croix ! », me dis-je. L'embaras allait croissant. La seconde était bien plus pesante, et dans le manche du crucifix, une lame de couteau dissimulée se détachait comme un canif, qui luisait d'un éclat brillant. Jamais, je n'avais contemplé pareil objet.

Mais alors que les bouteilles vides jonchaient désormais le sol, dans le blafard d'un ciel gris électrique, un troisième cadeau m'était offert : un porte-billets ! De plus en plus mal à l'aise, je suppliai mon frère de bien vouloir accepter mon refus, sans succès. Nikolai me proposa d'en faire usage sans plus attendre, que j'y mette tous mes biens ; et lui de placer le porte-billets bien caché sous le lit. Il en assurerait la « protection ». Il me conseilla avec insistance et pour mon bien de ne jamais m'éloigner de l'hôtel avec cet argent qui devait assurer ma subsistance deux semaines durant. Je le remerciai vivement d'une telle sollicitude, mais déclinai poliment sa proposition. Son idée était sensée et intéressante, mais je voulais me donner le temps de la réflexion. Je me dirigeais vers la salle de bain en proie à d'intenses interrogations et décidai de me passer la tête sous l'eau froide pour réfléchir plus avant à la question : fallait-il laisser la liasse dans le nouveau porte-billets sous le lit ou prendre le risque d'offenser mon frère ? Et puis comment osais-je même douter de lui, le gopnik ? N'avait-il pas toujours été là pour moi avec les policiers, ou encore me conseillant, me protégeant dans le wagon du Transsibérien ? Après moult délibérations intérieures qui n'aboutirent pas, je relevai la tête et me contemplai dans la glace. Un énorme crucifix orthodoxe,

lame sortie, pendait à mon cou avec sa chaîne étincelante. Je repensai soudain à mon école catholique à Bruxelles, à ces Dominicains qui en auraient été fort surpris. Bruxelles, si loin, de l'autre côté de l'Eurasie, et cette autre école d'où tout était parti.

Chapitre 1 : l'invitation

Bruxelles, mars 2011
École difficile en quartier chaud

Toute la journée on m'avait balancé des remarques, à moi, le nouveau remplaçant, et je ne savais comment réagir : M'sieur, vous avez une nouvelle veste ? M'sieur vous avez un bouton. M'sieur vous avez un long poil là, faut l'enlever. M'sieur, c'est de la science là, pas de la géo. M'sieur, c'est pas de la géo ici, c'est de la politique. M'sieur, pourquoi on fait ça ? Nous, on s'en fout. M'sieur, on a déjà vu ça l'année passée. M'sieur, c'est quoi la marque de vos chaussures ? M'sieur, c'est quoi votre portable ? Je veux acheter le même. M'sieur, vous avez de beaux cheveux. M'sieur, j'vous aimais, mais plus maintenant. M'sieur, j'vous aimais pas, mais maintenant je vous aime. M'sieur, vous êtes parti en vacances ? On vous a pas vu depuis longtemps. M'sieur, les vacances, c'était comment ? M'sieur, c'est quoi ça ? Même mon cours est plus en ordre. M'sieur, vous habitez où ? M'sieur, vous êtes marié ?

Je réfléchissais ce soir à tout ça, cette journée à enseigner la géographie. Cette semaine d'un intérim décroché à la volée m'avait propulsé dans la quatrième dimension, du jour au lendemain. De déboires en déboires professionnels, il ne me restait guère d'options. J'arrivais peu à peu au bout de ma période d'allocations. Les remplacements dans les écoles

difficiles, les intérim en call center, les piges dans la presse : tout me ramenait au même point. J'étais un homme en fin de droits qui contemplait cette fin vers laquelle il s'avancait. L'aide publique s'approchait. Histoire de me changer les idées, ce soir-là, je vérifiais un point ou l'autre de mon cours, quelques emplacements géographiques, des notions à illustrer. La question des bassins versants est un point incontournable des programmes. Or, les bassins des monstrueux fleuves de Sibérie, si gigantesques, seraient visibles de tous, j'en étais sûr, même du fin fond du bout de la classe, sur la grande carte jaunie accrochée au mur et qui datait de 1913, l'année de la fondation de l'école. Une carte magnifique néanmoins, si bien imprimée, toujours debout. J'enseignais la géographie à de charmantes coiffeuses d'origine turque et albanaise dont les peroxydations, quelque part, me fascinaient. Je contemplais l'Alsace-Lorraine dans le Reich allemand avec la Silésie, Dantzig, la Prusse orientale qui ne sont plus. La cheffe de meute féminine, une forte tête coupée à la garçonne, m'avait cependant pris à partie le jour même, pour me tester :

– M'sieur, on s'en fouuuut de la géo. Nous, on va travailler au Salon, vous comprenez, M'sieur.

Un feu fatigué, j'ai basculé dans le côté obscur de la pédagogie :

– Ah oui ? Écoute, Jenny, tu me dis que tu vas travailler au Salon, hein. Et qu'est-ce qui va se passer quand tu vas parler à la Flamande qui a passé ses vacances aux Canaries ? Tu sais où c'est les Canaries ? Bah non, tu sais pas. C'est pas grave, chuis là pour ça. Donc moi, j'vais te montrer où c'est, les Canaries. Beaucoup de gens s'y rendent, c'est très couru, comme on dit... (Moi, soulevant une autre carte antédilu-

vienne qui pèse des tonnes.) Voilà, c'est là, en Espagne. Il fait beau à Noël. Mais si tu l'sais pas, tu vas avoir l'air de quoi, devant la cliente ?

J'avais convaincu mon auditoire, mais ça restait la classe la plus facile. Cet évènement m'avait remué et ce soir-là, j'y resongeais ou j'essayais de l'oublier en plongeant dans les cartes. Une simple recherche internet sur ces bassins versants de Sibérie me conduisit alors autre part, à cette page internet yakoutie.org, trouvée par hasard et qui évoquait une mystérieuse école belge située en Sibérie, l'école Sakhabelge de Kepteni, dans le bassin de la Lena. Après quelques vérifications, je peinais encore à y croire, mais tout ce qu'on disait de cette école semblait vrai et les photos du site en attestaient. C'était peut-être une opportunité professionnelle à saisir. Et puis, d'autres aspects me semblaient attirants. Des interrogations notamment, qui réveillaient le journaliste pigiste que j'avais été dans une autre vie. Car au fond, quelle probabilité statistique accorder à tout ça : l'existence au fin fond de la Sibérie, d'une école « belge » où on célébrerait la Belgique et où on enseignerait le français aux Yakoutes, une peuplade animiste ? C'est comme si la matrice avait buggé, générant au hasard des tranches de présent incohérentes. Quant aux Yakoutes, le peu d'informations disponibles renvoyait presque à une réalité de bande dessinée. À se demander si l'évocation d'un pareil lieu était même envisageable dans une fiction, si ce n'est dans le registre de l'absurde ou de la comédie. Le tout brossait un tableau étrange et irréel. Tout ça paraissait tellement cliché. Quelque chose m'invitait à le vérifier par moi-même. Ou juste à m'assurer que ça existait. Après tout, il se pouvait qu'un endroit hors du monde ait réussi, de par son incongruité, à négocier en quelque sorte

des aménagements raisonnables avec la marche des siècles. Et c'est peut-être là que se trouvait ma véritable place. Moi qui étais passé, le plus clair de mon existence, pour un « original » aux yeux des autres. Si donc un tel lieu existait bel et bien, alors, il conviendrait peut-être à mon aspiration présente à échapper à la réalité. C'est qu'en ce jour gris, le besoin s'en faisait urgemment sentir.

Les pensées désordonnées continuaient à fuser. Et pour toutes ces raisons, j'ai décidé de poser ma candidature. Sait-on jamais ? Après de nombreux rappels, un courriel m'annonça que l'association était dissoute. Le programme avait cessé d'exister, il y a peu, pour des motifs que le message laconique disait trop « longs à détailler ». Certes, il était peut-être encore possible de partir mais sans leur assistance, en négociant directement avec les Russes. Il faudrait trouver le temps d'investiguer à ce sujet. La bonne nouvelle, c'est qu'au rythme où les choses dégénéraient dans cet établissement, du temps, j'allais en avoir très bientôt.

Bruxelles, 7 avril **Chez le médecin du chômage**

C'est une rude journée, toute cette pluie ! Mais grâce à mes vêtements d'occase de cadre, je suis à l'abri. Voyez ce manteau en laine noir. Il n'a l'air de rien. Et pourtant, c'est magique : deux tonnes de pluie et je suis parfaitement sec en dessous. C'est une histoire de mouton et de génétique écossaise. Et puis, j'ai un petit aperçu de ce que c'est d'être riche et non pas habillé avec un K-way comme les gosses. Tout ça grâce à la magie des secondes mains. Même chez ceux qui font leurs courses dans les grandes artères commerçantes, il vient un temps où l'armoire est pleine, aussi grande

soit-elle, il y a une limite, la saturation, un peu comme les systèmes informatiques. Et comme ces gens savent mieux que quiconque la valeur de l'argent, ils font des heureux : moi en l'occurrence, chômeur de longue durée, endimanché comme pas un. Le croyez-vous, depuis ma métamorphose carnavalesque, les passants me regardent d'un autre œil ? Je parle en particulier de la gent féminine que je croise sur les boulevards, celle au pas décidé, au port altier. Évidemment, mon jeu ne fait pas longtemps illusion, quelques secondes tout au plus et je suis trahi. Je m'interroge, peut-être une histoire de radiations, un détail, quelque chose, l'impression d'un clown triste attablé dans un bistro ? Toujours est-il que mes pas me mèneront loin aujourd'hui.

J'avais rendez-vous avec le médecin de l'administration et j'avais peur. Tout avait débuté suite à une ténébreuse histoire d'intérim dans une école qui me mettait dans de beaux draps. J'avais démissionné pour cause de désaccord avec la direction. Celle-ci en était venue aux menaces grotesques de procès pour non-respect de contrat. J'ai appelé une camarade de classe d'enfance, pas vue depuis des lustres, qui avait fait du droit social. Le minable enseignant intérimaire que je suis a donc délicatement sorti son certificat médical. Ils ne m'ont même pas fait payer leur bon conseil. Le médecin non plus n'avait pas hésité une seule seconde. La machine administrative m'était cependant tombée dessus et je risquais gros.

– Attendez, vous avez un certificat médical ? Là ça change tout, vous basculez dans une autre catégorie. Ne vous inquiétez pas pour le traitement, m'avait lancé le fonctionnaire. Et d'ajouter : Mais vous allez devoir passer devant notre médecin.

– Quoi ? Le médecin du chômage ?, ai-je sorti d'un ton machinal, me remémorant une expression de mes élèves.

– Oui, nous devons contrôler que vous êtes bien malade.

– Et comment suis-je censé prouver ça ?

– Il vous le dira.

Et voilà, c'était aujourd'hui. Ce médecin avait décidé d'habiter très loin de mon quartier bruxellois, celui de Flagey. Enfin, l'autre Flagey, pas celui de la place, mais celui de derrière les façades avec ses cafés interlopes, la Diligence, la Brasserie du Marché et surtout le mythique café de l'O-Regua connu des initiés. Là où on discute en quête de chaleur humaine entre les machines à sous et les ouvriers portugais sur le pied de guerre à 6 heures du matin. Là où on claque les allocs, en refaisant le monde tandis qu'à côté, un autre Flagey s'anime, plus huppé, celui du café Belga, où règne la clientèle des eurocrates, de l'upper class internationale.

Me voilà en route, à l'aventure, loin de mon kilomètre carré habituel, avec mon baluchon de documents. J'ai pris le métro jusqu'au bout de la ligne et marché une bonne demi-heure dans le décorum des banlieues atroces. Mesurant la difficulté d'être à l'heure en de si lointains confins de la région bruxelloise, non loin du périphérique, je suis arrivé en avance. C'était une villa en retrait avec une petite salle d'attente sur l'un des côtés. Un Marocain avait accompagné son papy pour l'entretien ; et nous étions seuls dans la pièce humide et sombre, un cagibi qui donnait sur un jardin où il pleuvait à verse. Le vieil ouvrier passa devant moi et je restai là avec son fils. S'en suivit une formidable discussion sur les mérites respectifs des différents climats, de la qualité du froid sec ou humide en différentes régions du globe.

Et, même si tout cela s'avérait peu instructif, l'échange était véritable et, l'un comme l'autre, nous passâmes le temps de façon très efficace, acculés dans cet endroit lugubre.

Plus tôt que prévu, on vint me mander et je rencontrai enfin celui qu'on appelle donc dans les quartiers et dans mon ancienne école : le médecin du chômage.

Ah, c'est sûr, il a l'habitude du pauvre. D'ailleurs il a été assez surpris de me voir, sans doute du fait de mes vêtements de seconde main. La discussion a débuté. Je comptais raconter toute mon histoire, mais comme un homme à qui on ne la fait pas et qui semblait déjà me connaître, il me coupait sans arrêt pour m'interroger sur des choses toutes différentes, ce à quoi je répondais avec plus ou moins de bonheur. L'interrogatoire continuait et je m'y faisais, ce n'était rien d'autre qu'un entretien d'embauche, d'embauche d'allocs. Soudain, il s'est arrêté. Et il m'a fixé avec un regard révulsé et déterminé, prenant son souffle, après un silence glaçant.

– Quand on pense qu'on parle de banalités à longueur de pages dans les journaux... et rien sur l'école, rien sur l'intégration. C'est quoi ça ?

J'acquiesçai de tout mon cœur. L'attitude soupçonneuse avait changé, je pouvais le lire sur son visage et j'embrayai tout de go : « Vous n'avez pas idée... », détaillant ma ténébreuse histoire. Lui de me demander alors mes antécédents, mes addictions, etc. Et puis soudain, il s'est levé. La séance était close. En réalité, il s'agissait de mon jugement.

– Monsieur, je vais faire pour vous ce que je n'ai jamais fait de toute ma carrière. Considérez que c'est votre jour de chance. Je vous fais une fleur, sachez-le. Normalement, il n'y a aucune chance. Écoutez-moi bien ! Cher Monsieur, je

vous déclare mentalement et physiquement définitivement inapte au travail. Je remplirai les papiers. Ne vous inquiétez pas.

– Pardon ?

– Oui, je vous le signale, c'est la loi. Si vous quittez votre emploi de votre plein gré, si vous le quittez donc, c'est que vous étiez absolument incapable physiquement et mentalement de l'exercer et donc inapte au travail et cela de façon définitive, *définitivement*. C'est la loi. Sinon, dans l'autre cas, c'est un caprice, et on risque de vous couper les vivres. Je dis ça, c'est pour vous.

– Aaah, oui, je comprends. Et je vous remercie, dis-je, le regard baissé en signe de pénitence.

Sur le chemin du retour, dans cette grisaille éternelle, j'y repensais, à ce « définitivement ».

15 mai **Les joies de l'inactivité**

Tout se passait bien avenue du Canada. J'avais mal évalué, il est vrai, les diverses conséquences du jugement du médecin. Bien entendu, le lundi reste une journée dure. En ces matins pluvieux, vous sentez la ville s'activer mais le silence règne. Entre-temps, toute la rue est au courant de ma qualité de fan indéfectible des Cure et plus particulièrement de l'album *Seventeen Seconds*. Et surtout, dans ce désœuvrement, le meilleur réside dans l'attention nouvelle que je porte désormais à chaque chose. Un peu comme dans le Sud, les petits vieux secs comme des pieds de vigne qui observent. Moi aussi j'observe. Dans la rue, il y a ainsi un « jeune » dont le plus grand plaisir de l'existence est de faire des tours

en moto. Sept par semaine, j'ai calculé, ce qui fait 378 tours par an. En 8000 ans, il aura donc fait 3 024 000 tours exactement. Je compte aussi les passants depuis la fenêtre de ma chambre. En moyenne pendant la journée, il en passe entre 10 et 13 à l'heure. En période de pointe, on arrive très vite à la cinquantaine. D'un point de vue sociologique, il semble aussi que ma rue s'enfonce dans quelques sombres bas-fonds d'où un flot ininterrompu de pauvres remonte vers les quartiers aisés et le haut de Forest pour emprunter une voie de communication, tram ou bus. J'ai également réussi à identifier pas moins de sept espèces d'oiseaux différentes dans ma rue. Et grâce à des bases de données sur internet, ma connaissance de la faune de mouches de ma chambre progresse aussi (on appelle ça des « drosophiles »). Eh bien, figurez-vous que j'en ai dénombré pas moins de trois espèces. Et dans l'évier de la cuisine, pas moins de quatre de champignons, étonnant !

Mais ce n'est pas tout, je m'intéresse de plus en plus à l'astrologie. J'ai déjà réussi à faire mon thème astral et j'essaie de discerner les signes astrologiques des autres. Ainsi quand un passant passe devant ma fenêtre, je l'interpelle direct : « Cancer, vous êtes Cancer, hein ? » Eh bien, figurez-vous, autant je me trompais sept fois sur dix, autant maintenant c'est l'inverse : seulement trois fois. Savez-vous comment j'ai fait ? Quand je pense à un signe, je vais directement voir sur la grille le signe opposé ! C'est à force d'analyser mes erreurs que je suis arrivé à ces progrès.

Un autre sujet d'étude est la course des rayons du soleil dans ma chambre car, voyez-vous, allongé sur mon lit toute la journée dans cette chambre sans rideaux, je suis chaque jour aveuglé, une sensation fort désagréable, à un moment